

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

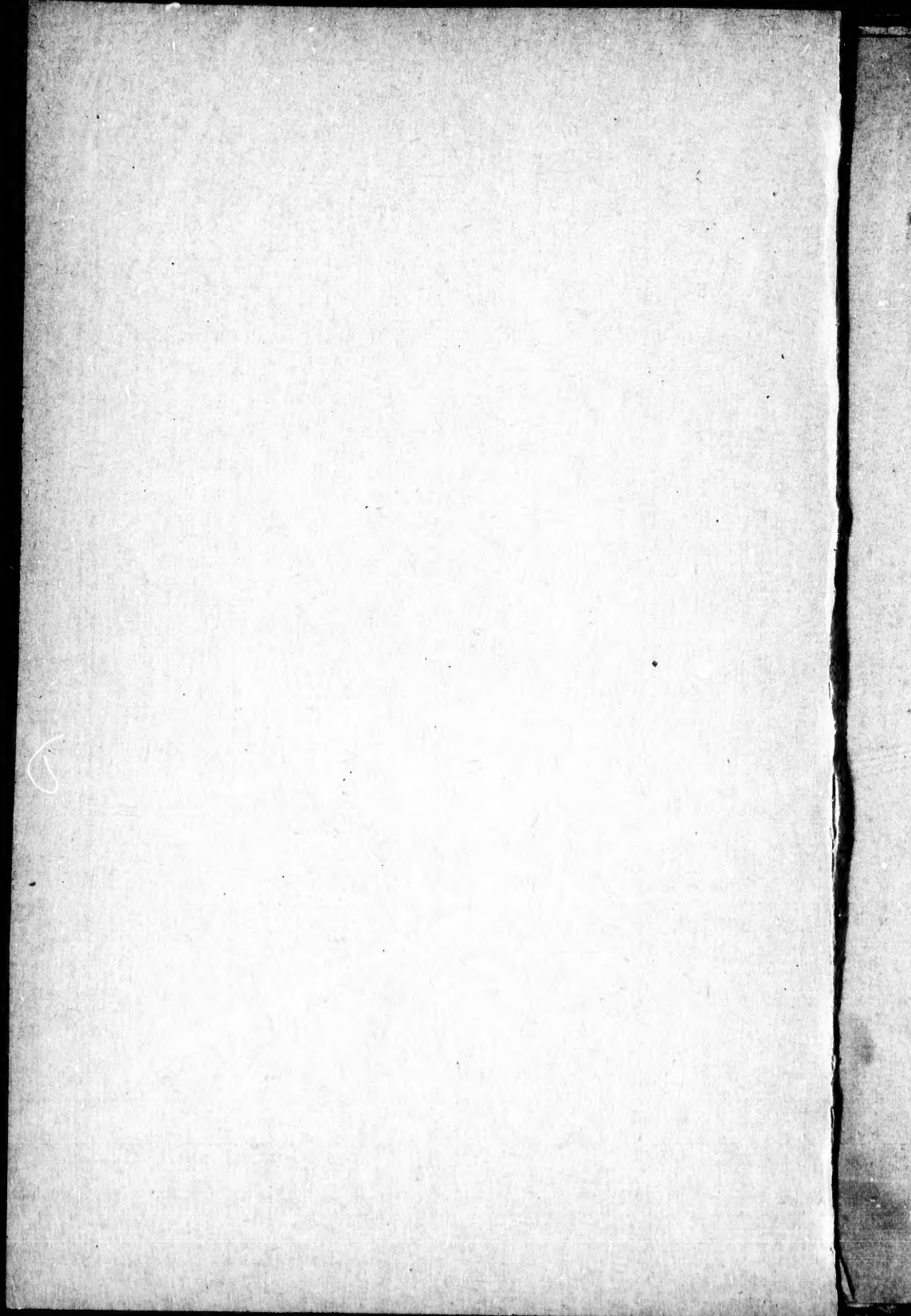
- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☐	☒	☐	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X



MONTCALM.

Le précieux manuscrit que nous reproduisons, à la demande des amis de l'histoire, nous a été apporté de France. C'est au zèle d'un prêtre estimable que nous le devons. Les notes qui accompagnent ce document ont été comme lui extraites de la grande collection du *Mercure de France*. On ne s'est permis aucune altération ni correction quelconque à ce papier, quoique certains renseignements ne concordent pas tout à fait avec nos données. Le propriétaire du manuscrit, en nous permettant de le reproduire, a bien voulu l'enrichir du portrait du général et de son autographe.

L'autographe qui se trouve au bas du portrait de Montcalm est emprunté à un *bon* que l'hon. Louis Panet trouva un jour, parmi les papiers de famille d'un descendant de Cantin, et dont il devint propriétaire, en offrant de payer la valeur pour laquelle il est fait. Les amateurs aimeront sans doute à lire ce *bon* reproduit ici dans toute son intégrité :

« Nous officier commandt. un détachement
« à l'Ange-Gardien,

« Certifion que le nommé Charles Cantin ha-
« bitant du lieu a fourni un mouton pour la
« subsistance du détacheman à l'Ange-Gardien.

« ce 26 août 1759. »

« Vu

« HERTEL. »

« MONTCALM. »

calm
jour,
n, et
pour
à lire

ment

n ha-
ur la
dien.



Montcalm

A. COTÉ, Éditeur, Québec.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

Monsieur le Marquis de

MONTCALM.

(EXTRAIT DU "MERCURE DE FRANCE" DE 1760.)



QUÉBEC :

IMPRIMERIE D'A. COTÉ ET C^e

1855.

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

L'éloge historique de Montcalm est un précieux document, qui emprunte à la circonstance, le plus haut intérêt.

Un de nos amis les meilleurs, dévoué au culte de toutes les curiosités et de toutes les grandeurs de notre histoire, a regardé comme un devoir de nous communiquer cette pièce, peu ou point connue, afin qu'en la livrant à la publicité, elle vienne fortifier le témoignage d'admiration que nous devons à l'illustre général frappé glorieusement à la tête de son armée dans les plaines d'Abraham, ainsi qu'à tous ces braves soldats qu'il commandait en l'année 1759, et qui l'année d'après sous le commandement du général de Lévis, se couvrirent d'honneur sur ce même champ de bataille.

Chacun voudra lire l'éloge de ce vaillant homme de guerre, dont le souvenir jette tant d'éclat sur les annales du pays.

[*Montcalm*—Livraison No. 1.]

Il nous semble bien que c'est là le magnifique avant-propos des cérémonies et des fêtes qui se préparent pour honorer les morts, au grand jour de la commémoration de la seconde bataille d'Abraham, et pour fêter les vivants, dans la personne de tous ces braves marins que la *Capricieuse* nous amène, et qui comme Montcalm et comme nous, sont tous les enfants de la vieille patrie, cette France si grande, si forte et si glorieuse.

[La rédaction du *Journal de Québec*.]

22 juillet, 1855.



MONTCALM.

Si l'on doit apprécier les hommes par les sacrifices qu'ils font à la société et par les services qu'ils lui rendent, qui fut jamais plus digne que le Marquis de Montcalm de nos éloges et de nos regrets ? Immoler son repos à l'état, se séparer pour lui de ce qu'on a de plus cher, lui donner son sang et sa vie, est un devoir attaché à la noble profession des armes, et ce dévouement héroïque est la vertu des guerriers de tous les pays et de tous les temps. Mais cette vertu reçoit un nouveau lustre des talents qui la fécondent et des circonstances qui l'éprouvent ; et jamais elle n'a été plus éprouvée ni mieux soutenue que dans le héros que nous pleurons.

LOUIS-JOSEPH, Marquis de Montcalm-Gozon de Saint-Véran, Seigneur de Gabriac, etc., etc., Lieutenant-Général des armées du Roi, Commandant honoraire de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, Commandant-en chef des troupes françaises

dans l'Amérique Septentrionale, était né en 1712, d'une très-ancienne famille de Rouergue. (1)

Elève de M. Dumas, inventeur du Bureau typographique, il ne fit pas moins d'honneur aux leçons de ce maître habile que le jeune Candiac, son frère cadet, mort à l'âge de sept ans, et mis au rang des enfants célèbres. (2)

M. de Montcalm employa ses premières années à l'étude des langues, et personne n'était plus versé que lui, dans la littérature grecque et latine. La mémoire est la nourrice de l'esprit, et celle de Monsieur de Montcalm était si heureuse, qu'il n'oubliait rien de ce qu'il avait appris une fois. Il a conservé le goût de l'étude au milieu de tous ses travaux ; et parmi les agréments de sa retraite, il comptait pour beaucoup, l'espérance d'être reçu à l'Académie des Belles-Lettres.

Il avait servi pendant dix-sept ans, dans le Régiment de Hainaut, Infanterie, où il avait été successivement Enseigne, Lieutenant et Capitaine. Il fut fait Colonel du Régiment Auxerrois, Infanterie, en 1743 ; Brigadier des armées du Roi en 1747 ; maître de camp d'un nouveau Régiment de cavalerie en son nom en 1749 ; Maréchal de camp et commandant des troupes françaises en Amérique en 1756 ; Commandeur par honneur de l'ordre de St. Louis en 1757 et Lieutenant-Général en 1758.

Dans les grades inférieurs, il se distingua par une ardeur et une application sans relâche ; attentif à recueillir dans chacun de ces emplois, les lumières et l'expérience qui leur sont propres et qui

(1) Jean de Montcalm, l'un de ses ancêtres, avait épousé Jeanne de Gozon, petite nièce du Grand-Maître Diodat de Gozon, vainqueur du dragon qui désolait l'Ile de Rhodes.

(2) Jean-Louis-Pierre-Elizabeth de Montcalm de Candiac, né à Candiac, le 7 novembre, 1719, mort à Paris, le 8 octobre, 1726.—Il avait fait des progrès surprenants dans les langues Hébraïque, Grecque et Latine, et acquis des connaissances assurément prodigieuses pour son âge.

L'auteur du Bureau typographique avait fait sur lui la première expérience de cette méthode. (Voir le supplément de Moréri à l'article Candiac.)

composent par degré le système de l'art militaire.

Devenu Colonel, la connaissance qu'on avait de ses talents et de son activité lui fit confier dans toutes les occasions des commandements particuliers, et il soutint avec éclat la réputation qu'il avait acquise. Il reçut trois blessures à la bataille sous Plaisance, le 13 juin, 1746, et comme il se fesait guérir à Montpellier de deux coups de sabre qu'il avait reçus à la tête, il apprit que son régiment partait pour aller attaquer le poste de l'Assiette où monsieur le marquis de Belle-Isle fut tué. Il part, la tête enveloppée, et ses blessures encore ouvertes, joint son corps, se trouve à l'attaque et y reçoit deux coups de feu.

Mais c'est en Amérique surtout, que les qualités de ce grand Capitaine ont paru dans tout leur jour. C'est là qu'il a fait voir à quel degré, il réunissait la bravoure du soldat et la grandeur d'âme du héros ; la prudence du conseil et l'activité de l'exécution ; ce sang-froid que rien n'altère, cette patience que rien ne rebute et cette résolution courageuse qui ôse répondre du succès, dans des circonstances où la timide spéculation aurait à peine entrevu des ressources. C'est là qu'au milieu des Sauvages, dont il était devenu le père, on l'a vu se plier à leur caractère féroce, s'endurcir aux mêmes travaux et se restreindre aux mêmes besoins, les apprivoiser par la douceur, les attirer par la confiance, les attendrir par tous les soins de l'humanité compatissante et faire dominer le respect et l'amour sur des âmes également indociles au joug de l'obéissance et au frein de la discipline militaire. (1) C'est là que des fatigues et des dan-

(1) Il était venu à bout de les conduire sans leur donner d'eau-de-vie, ni de vin, ni même les choses dont ils avaient un besoin réel, et dont on manqua à l'armée, mais il avait le plus grand soin de leurs malades et de leurs blessés. Il connaît, disaient-ils, nos usages, et nos manières comme s'il avait été élevé au milieu de nos cabanes. Lorsqu'il eut reçu à Chouéguen, la nouvelle que le Roi l'avait honoré du cordon rouge, ils vinrent le complimenter. "Nous sommes enchantés," lui dirent-ils, "de la grâce que le grand Ononthio vient de

gers sans nombre et inconnus en Europe n'ont jamais ralenti son zèle. Tantôt présent à des spectacles dont la pensée seule fait frémir d'horreur la nature; tantôt exposé à manquer de tout et souvent à mourir de faim, réduit pendant onze mois à quatre onces de pain par jour, mangeant du cheval pour donner l'exemple, il fut le même dans tous les temps, satisfait de tout endurer pour la cause de sa patrie et pour la gloire de son Roi. C'est là qu'il a exécuté des choses presque incroyables et que nos ennemis eux-mêmes ont regardées comme des prodiges; qu'avec dix bataillons français et quelques troupes de la colonie, non seulement il fait tête à trente, quarante, cinquante mille hommes, mais qu'il leur en a imposé partout, les a vaincus, les a dissipés, jusqu'à la malheureuse journée où vient de périr ce grand homme.

Arrivé dans la colonie, en 1756, il arrête par ses bonnes dispositions, l'armée du Général Loudon au Lac du Saint-Sacrement, laisse des instructions au Chevalier de Lévis, commandant en second, revient à Montréal et marche rapidement au Lac Ontario où il trouve trois bataillons français et environ douze cents hommes des milices du pays. Avec cette petite armée qu'il assemble à Frontenac, il court à Chouaguen, y aborde sous le feu de huit barques de dix, douze et vingt canons que l'anglais avait sur ce lac, forme un siège, ouvre une tranchée et enlève en cinq jours les trois forts de l'ennemi. (1) Il y fait dix-sept cent quarante-deux prisonniers, parmi lesquels se trouvaient quatre-vingts officiers et deux régiments de cette brave infanterie anglaise qui avait combattu à Fontenay. Il rase les forts, revient à Montréal et retourne au Lac Saint-Sacrement avec ses troupes victorieuses. Là, il fait face

t'accorder parce que nous savons qu'elle te cause de la joie. Pour nous, nous ne t'en aimons, nous ne t'en estimons pas davantage, car c'est ta personne que nous aimons et que nous estimons...."

(1) Le fort Ontario, le fort Choufguen, et le fort Georges.

de nouveau au Général Loudon qui est obligé de se retirer à Albany, sans avoir osé l'attaquer malgré la supériorité de ses forces. Il revint de cette expédition à la fin de novembre sur les glaces, souffrant depuis plus de deux mois un froid excessif, et ayant parcouru depuis le mois de juin environ huit cents lieues de pays déserts. C'est ainsi que les français, animés par son exemple, ont fait la guerre en Amérique.

La campagne de 1757 ne fut pas moins surprenante. Monsieur de Montcalm réunit ses forces, consistant en six bataillons de troupes réglées, environ deux mille hommes de milice et dix-huit cents sauvages de trente-deux nations différentes à la chute du Lac Saint-Sacrement. Là, il divise son armée en deux parties. L'une marche par terre, se frayant une route à travers des montagnes et dans des bois jusqu'alors inconnus ; l'autre est embarquée sur le lac. Après quatorze lieues de marche il entreprend de forcer l'ennemi retranché dans son camp sous le fort Guillaume-Henri. Ce fort est défendu par une garnison de cinq cents hommes continuellement rafraîchie par les troupes du camp. Il l'attaque, il le détruit et s'il ne retint pas la garde prisonnière, ce ne fut que dans l'impossibilité où il était de la nourrir. (1) Peut-être n'en serait-il resté là s'il n'avait été obligé de renvoyer les milices pour faire la récolte, et de laisser partir les Sauvages dont quelques-uns étaient venus de huit cents lieues uniquement pour voir par eux-mêmes, ce que la renommée leur avait appris de cet homme prodigieux. Mais si l'on ajoute à la circonstance du départ des sauvages et des colons, le défaut de munitions de guerre et de bouche, l'extrême difficulté du transport de tout ce qu'exige l'appareil d'un siège, à six lieues de distance et à bras d'hommes, avec une armée épuisée de fatigues, et de plus

(1) Les habitants de Québec étaient alors réduits à un quarteron de pain par jour.

affaiblie encore par la mauvaise nourriture, que pensera-t-on du reproche qu'on lui fit alors de n'avoir pas marché du fort Guillaume-Henri au fort Edouard ? Il se vengea de ses ennemis en grand homme, il mit le comble à sa réputation dans la campagne de 1758, et les accabla du poids de sa gloire.

La disette affreuse de l'automne de 1757 qui dura jusqu'à la fin du printemps de 1758, mit la colonie à deux doigts de sa perte. Monsieur de Montcalm avait reçu de France le secours de deux bataillons très-affaiblis par une maladie épidémique, qui les avait attaqués sur mer. Les anglais, toujours infiniment supérieurs en nombre et en moyens, avaient été renforcés de plusieurs régiments envoyés d'Europe. Le lord Loudon venait d'être rappelé pendant l'hiver et remplacé par le général Abercromby. Celui-ci fait tous ses préparatifs pour entrer de bonne heure en campagne et prévenir le marquis de Montcalm. Retardé par le défaut de vivres, le général Français ne put mettre en mouvement qu'au mois de juin les huit bataillons affaiblis, les uns par les pertes de la campagne précédente, les autres par la maladie. Ces bataillons ne formaient en total que trois mille trois cents hommes. Monsieur de Montcalm se porta avec cette poignée de monde sur la frontière du Lac Saint-Sacrement ; le général Anglais marchait à lui avec une armée qui comptait plus de vingt-sept mille hommes. Si monsieur de Montcalm était battu, il n'avait aucune retraite, l'ennemi pouvait s'avancer jusqu'à Montréal et couper en deux la colonie. Le héros du Canada prend dans cette extrémité le seul parti qu'il y avait à prendre. Il reconnaît et choisit lui-même une position avantageuse sur les hauteurs de CARILLON, il y fait tracer un retranchement en abattis, laisse un bataillon pour commencer l'ouvrage et en même temps pour garder le fort, fait avec sa petite

armée un mouvement audacieux en se portant à quatre lieues en avant, envoie reconnaître et reconnaît lui-même la marche de l'ennemi, l'examine, le tâte, lui en impose par sa contenance. Cette manœuvre digne des plus grands maîtres ralentit l'ardeur de la multitude ennemie et occasionne dans ses mouvements une lenteur dont monsieur de Montcalm sait tirer avantage.

Ceci se passait le 6 juillet, 1758. Il écrivit le soir en ces termes à M. Doreil, Commissaire-Ordonnateur. « Je n'ai que pour huit jours de vivres, « point de Canadiens (1), pas un seul sauvage, ils « ne sont point arrivés ; j'ai affaire à une armée « formidable ; malgré cela, je ne désespère de rien, « j'ai de bonnes troupes. A la contenance de l'ennemi je vois qu'il tâtonne ; si par sa lenteur, il « me donne le temps de gagner la position que j'ai « choisie sur les hauteurs de CARILLON et de m'y « retrancher, je le batterai.... »

Monsieur de Montcalm se replia dans la nuit du six au sept, et fit faire à la hâte son retranchement auquel il travailla lui-même. L'abbatis n'était pas encore entièrement achevé lorsqu'il fut attaqué, le 3 juillet, par dix-huit mille hommes avec la plus grande valeur (2). L'ennemi toujours repoussé revient sept fois à la charge, ou plutôt on combat presque sept heures sans relâche, depuis midi jusqu'à la nuit. Alors le découragement et l'effroi s'emparent des Anglais et cherchant leur salut dans la fuite, ils se retirent l'espace de douze lieues jusque vers les rives du fort Georges, laissant en chemin leurs blessés, leurs vivres et leurs équipages (3).

(1) Quelques relations disent qu'il avait quinze sauvages et quatre cent cinquante hommes, tant de la colonie que de la marine, mais que les sauvages abandonnèrent dans les montagnes le détachement auquel ils servaient de guides et que les quatre cent cinquante hommes de la colonie et de la marine demeurèrent postés dans la plaine et n'y furent point attaqués.

(2) Monsieur le chevalier de Lévis commandait la droite de notre armée, monsieur de Bourlamaque commandait la gauche et monsieur de Montcalm se trouvait au centre.

(3) Le lendemain du combat, à la pointe du jour, monsieur de

Cette journée à jamais glorieuse pour la nation française coûta à l'ennemi, de son aveu, six mille morts ou blessés dont trois mille cadavres aux pieds de l'abattis. Le Marquis de Montcalm était partout ; ses dispositions avaient préparé la victoire, son exemple la décida ; ni les canadiens, ni les sauvages ne participèrent à l'honneur de cette journée, ils ne joignirent l'armée que cinq jours après. Les soldats pendant le combat criaient à chaque instant : VIVE LE ROI!!! VIVE NOTRE GÉNÉRAL!!! C'est cette confiance, portée jusqu'à l'enthousiasme, qui fait le sort des batailles ; une armée est presque toujours assurée de vaincre quand elle se croit invincible, et l'opinion qu'elle a d'elle-même dépend surtout de l'idée qu'elle a de celui qui est à sa tête, de son chef.

En écrivant au même monsieur Doreil, du champ de bataille, à huit heures du soir, voici comment s'exprimait ce vainqueur aussi modeste dans le triomphe qu'intrepide dans le combat... « L'armée « et trop petite armée du Roi vient de battre ses « ennemis. Quelle journée pour la France ! Si « j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête « à un détachement de mille hommes d'élite, dont « j'aurais confié le commandement au chevalier de « Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans « leur fuite. Ah ! quelles troupes, mon cher « Doreil, que les nôtres ! Je n'en ai jamais vu de « pareilles ; que n'étaient-elles à Louisbourg !... » Cette lettre est digne de monsieur de Turenne, comme l'action qui en est le sujet.

Dans la relation qu'il envoya le lendemain à monsieur le Marquis de Vaudreuil, après avoir fait l'éloge des troupes en général, celui de Messieurs de Lévis, de Bourlamaque, officiers supérieurs et de la plus grande distinction, des commandants des

Montcalm envoya monsieur le chevalier de Lévis, si digne de sa confiance par sa valeur et par son habileté, reconnaître ce qu'était devenue l'armée anglaise. Partout monsieur de Lévis ne put rencontrer que les traces d'une fuite opérée avec précipitation.

corps, et pour ainsi dire de chaque officier en particulier, il ajoutait :—« Pour moi, je n'ai que le « mérite de m'être trouvé général de troupes aussi « valeureuses. »

Il eut toujours la même intention de rendre à chacun de ses officiers la part qu'ils avaient à sa gloire. J'ai lu dans une lettre qu'il écrivit du camp de Carillon, le 28 septembre :... « Monsieur le Chevalier de Lévis qui connaît fort bien cette frontière, y a fait les meilleures dispositions du monde, et je me suis fait un plaisir de les suivre. »

Il y a de lui, une infinité de traits qui caractérisent le patriote, le guerrier, l'homme juste, vertueux et modeste, mais la distance des lieux ne m'a pas permis d'en recueillir les preuves ; et, comme je ne veux dire que la vérité, je n'ai pas cru devoir m'en tenir à la tradition qui toujours finit par s'altérer, en passant de bouche en bouche.

La constance et la résolution furent de toutes ses vertus les plus éprouvées et les plus éclatantes ; mais elles n'avaient rien d'une présomption aveugle ; et personne ne voyait mieux que lui les dangers qu'il allait courir.

Il écrivait, de Montréal le 14 avril, 1759 : « Le « nouveau général anglais, Amherst, a de grandes « forces et de grands moyens, vingt-deux batail- « lons de troupes réglées, plus de trente mille « hommes de milice ; aussi les anglais comptent « attaquer le Canada par plusieurs endroits et l'en- « vahir. Nous avons sauvé cette colonie l'année « dernière par un succès, qui tient quasi du pro- « dige. Faut-il en espérer un pareil ? Il faudra « au moins le tenter. Quel dommage que nous « n'ayons pas un plus grand nombre d'aussi valeu- « reux soldats !... » L'arrivée de l'escadre anglaise en mettant le comble aux dangers qui menaçaient la colonie, ne fit que redoubler le courage et le zèle de celui qu'en était le défenseur.

On est que trop instruit du détail du combat qui

a précédé la prise de Québec et dans lequel a péri monsieur de Montcalm. Tous les efforts qu'on peut attendre de la prudence, de la valeur, de l'activité d'un général, avaient été employés par celui-ci, soit pour défendre à l'ennemi, l'approche de la ville, soit pour conserver la communication de l'armée avec les vaisseaux qui avaient remonté le fleuve, et où les vivres étaient déposées.

Le combat du 31 juillet, où huit cents grenadiers anglais restèrent sur la place à l'attaque du camp de Beauport qu'ils ne purent jamais forcer, quoique la gauche du camp qu'ils attaquaient eut à soutenir en même temps le feu croisé de plus de quatre-vingts pièces d'artillerie ; ce combat, dis-je, prouve assez la bonté du poste et l'intrépide résolution de celui qui était chargé de le défendre. (1)

La communication avec les vivres ne fut pas moins courageusement défendue. Quatre fois les anglais tentèrent d'effectuer leur débarquement au-dessous de Québec, et quatre fois monsieur de Bougainville, chargé du soin pénible et critique de courir quinze lieues de pays, avec une poignée de monde répandu sur le rivage, les repousse et les oblige de s'éloigner, quoique toujours supérieurs en nombre, et soutenus par le feu des frégates qui les protégeaient. Mais comment une armée de huit à neuf mille hommes répandus sur la rive d'un fleuve immense, aurait-elle pu la rendre inaccessible dans toute son étendue à dix mille hommes de troupes réglées, qui au moyen d'une flotte de vingt-cinq vaisseaux de guerre, de trente frégates et d'environ cent quatre-vingts bâtiments de transport, exécutaient sur le fleuve et à la faveur de la marée et de la nuit des mouvements continuels et rapides qu'il était impossible à nos troupes

(1) Je ne dois pas négliger de dire, à la gloire de monsieur le chevalier de Lévis, que c'était lui qui avait demandé que ce camp, dont la gauche n'était d'abord appuyée qu'au ruisseau de Beauport, fut étendu jusqu'à la rivière de Montmorenci, dont le passage était le plus difficile.

de terre de prévoir, d'observer et de suivre. Ces infatigables troupes n'avaient pas laissé que de faire face partout, de défendre ce rivage pendant plus de deux mois, prodige incroyable de vigilance et d'activité (1), lorsqu'enfin le 13 septembre, tandis que monsieur de Bougainville était occupé au Cap-Rouge, trois lieues au-dessus de Quebec, par les démonstrations d'une attaque, les anglais surprirent et forcèrent pendant la nuit un poste à une demi-lieue de la ville et s'y établirent avant le jour. Monsieur le marquis de Montcalm accourut du camp de Beauport avec trois mille hommes; il en trouva six mille de débarqués, et plein de cette noble ardeur qui avait toujours décidé la victoire, il résolut de les attaquer avant qu'ils fussent en plus grand nombre.

Dans cette action décisive et meurtrière, il fut blessé de deux coups de feu, et ce moment fatal fut le premier où la victoire l'abandonna (2). Quoique blessé mortellement, il eut le courage de rester à cheval et fit lui-même la retraite de l'armée sous les murailles de Quebec, ou plutôt sur les débris de ces murailles que l'artillerie anglaise battait sans relâche depuis deux mois. Il entra dans cette ville ruinée, donna des ordres à tout, se fit panser, interrogea le chirurgien; et, sur sa réponse, dit au Lieutenant de Roi et au commandant de Royal-Roussillon : — « Messieurs, je vous recommande de « ménager l'honneur de la France, et de tâcher « que ma petite armée puisse se retirer cette nuit « au-delà de la rivière du Cap-Rouge, pour joindre « le corps aux ordres de monsieur de Bougainville ;

(1) Le détachement de monsieur de Bougainville avait passé trois mois au Bivouac.

(2) Il est très certain que monsieur de Bougainville ne fut averti au Cap-Rouge du débarquement des anglais qu'à neuf heures du matin, et qu'ayant plus de trois lieues de chemin à faire, il ne put arriver sur le champ de bataille qu'après la déroute. Il n'en fit pas moins bonne contenance et sa retraite, comme sa conduite, dans cette pénible campagne a justifié pleinement la confiance que monsieur de Montcalm avait eu lui.

« pour moi, je vais la passer avec Dieu et me vré-
« parer à la mort. Qu'on ne me parle plus d'au-
« tre chose. »

Il mourut en héros, le lendemain, 14 septembre, à cinq heures du matin, et fut enterré sans faste, dans un trou de bombe, sépulture digne d'un homme qui avait résolu de défendre le Canada ou de s'ensevelir sous ses ruines (1).

Je n'ai eu qu'à raconter les faits dans toute leur simplicité, pour faire des talents et des vertus de monsieur le marquis de Montcalm, un éloge peut-être unique. L'histoire les attestera et la postérité aura peine à les croire ; mais la colonie qu'il a défendue, les guerriers qu'il a commandés (2), les ennemis qu'il a vaincus tant de fois, en rendront des témoignages les plus flatteurs et les plus éclatants ; et ces mêmes sauvages que tant de fois il a étonnés par des prodiges de constance, de résolution et de valeur, ces mêmes sauvages montreront à leurs enfants au milieu de la profondeur de leurs déserts inhabités, les traces de ce guerrier intrépide et valeureux qui les menait à la victoire, et les lieux où ils ont eu la gloire de combattre et de vaincre avec lui. C'est surtout dans le cœur des Français que monsieur de Montcalm doit survivre. Notre nation qu'on accuse d'oublier trop aisément les grands hommes qu'elle a perdus, est profondément frappée de la mort de celui-ci et lui donne les plus justes larmes.

(1) Les anglais lui ont rendu les mêmes honneurs funèbres qu'au général Wolfe tué dans le même combat.

(2) L'un d'eux écrit du Canada : . . . « Je ne me consolerais jamais de la perte de mon général ; qu'elle est grande pour nous, et pour ce pays et pour l'état !!! C'était un bon général, un citoyen zélé, un ami solide, un père pour nous tous. Il a été enlevé au moment de jouir du fruit d'une campagne que monsieur de Turenne n'aurait pas lui-même désavouée. Tous les jours je le chercherai et tous les jours ma douleur sera plus vive. »

●
●
●
●
●